

## Pouvoirs primaires en péril

Hélène Denoncourt

---

Le pouvoir  
Numéro 5, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16288ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Productions Ciel Variable inc.

ISSN

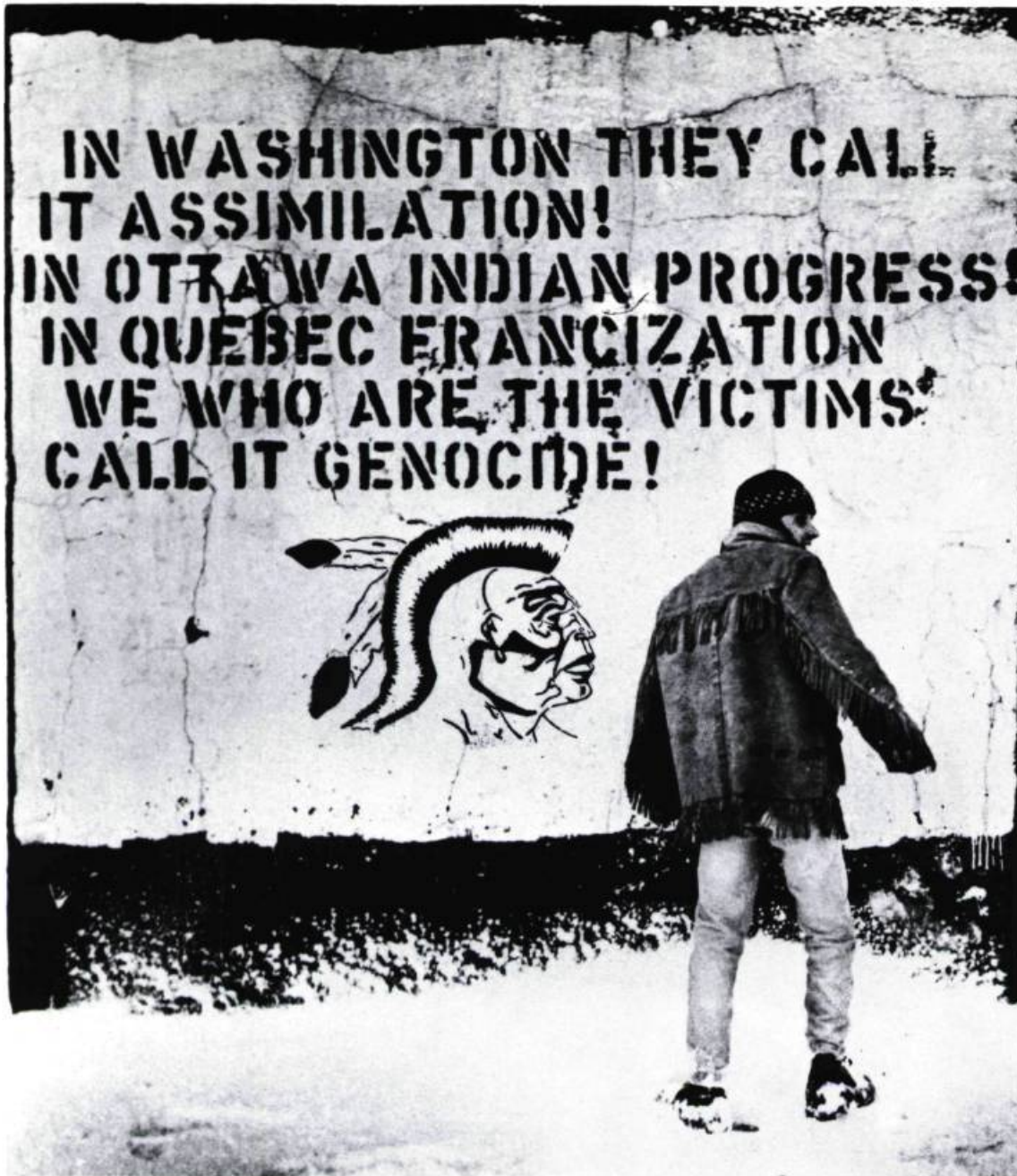
0831-3091 (imprimé)  
1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Denoncourt, H. (1988). Pouvoirs primaires en péril. *Ciel variable*, (5), 16–17.



Joseph habitait au nord et parlait peu. Son silence était tellement glacial qu'on préférerait l'oublier. Pour combler ce silence, on dit qu'il buvait. C'est vrai, il buvait. Il buvait beaucoup, beaucoup d'alcool très pur, presque aussi pur que le sang enragé qui coulait dans ses veines. Normal, il n'avait même plus le pouvoir de se loger comme il le voulait. Il avait reçu de force un horrible bungalow dont les fondations reposaient sur une peine à vie, sur une réserve...

La sonnette m'a réveillée au petit matin, les coups dans la porte m'arrivaient jusqu'au cœur. La réserve était blanche, il avait neigé. La neige était rouge, il avait saigné. En demi-cercle, les habitants du village s'étaient réunis autour du corps de Joseph. Silence mortel pendant plus d'une heure, j'ai pleuré à leur place. Avec malaise, j'ai senti que le goût du suicide grandit rapidement chez les dépossédés. Sixième suicide de jeunes en moins de six mois. Pour un village de quatre cents quelques habitants, c'est inquiétant.

Pouvoirs territoriaux, pouvoirs décisionnels, les amérindiens n'en ont pas beaucoup; c'est évident, c'est même gênant d'y revenir. Le comble c'est qu'il y a d'autres pouvoirs, plus intimes, plus fragiles et dangereusement en péril. Des pouvoirs qu'on oublie facilement, convaincus que tout le monde les possède. Je pense aux pouvoirs primaires et vitaux nécessaires à la dignité d'un peuple, si l'on souhaite qu'il ne se souille pas d'alcool et de suicide. Je pense aux pouvoirs tout simples qui font que l'on décide de son quotidien.

# imaires ou Péril

Pouvoir de se loger, de ne pas vivre sous surveillance dans une réserve, véritable garderie fédérale. Pouvoir de déménager, déménager ailleurs que dans une autre garderie sans risquer son statut d'amérindien. Pouvoir de se bâtir, de choisir que sa demeure sera en bois, en toile ou en brique et non d'écoper "gratuitement" d'une maison du ministère. Pouvoir d'élever ses enfants, de décider qu'ils n'apprendront pas leur propre langue comme langue seconde. Pouvoir d'étudier comme tout le monde, de ne pas bénéficier de cours spéciaux pour autochtones qui ne peuvent qu'être supervisés par des diplômés de blancs. Pouvoir de prouver qu'on peut vivre, grandir, décider en dehors d'un territoire d'un kilomètre à la ronde sans être régi étroitement par un ministère. Pouvoir de ne pas être traité comme un pur imbécile, pouvoir démontrer tout seul qu'on est un débrouillard ou un connard.

En faisant le constat médical du suicide de Joseph j'ai fait un autre constat, celui d'un meurtre social, d'un assassinat dangereusement prémédité. Comme meurtrier, je soupçonne le ministère des "affaires des autres" et l'arme du crime est, je crois, de la ouate. De la ouate synthétique qui soi-disant est là pour protéger mais qui en réalité étouffe de façon très étanche les faits et gestes des habitants de ces villages artificiels que sont les réserves. Comme l'air ne passe que très difficilement au travers de la ouate, il vient un temps où l'oxygène ne circule plus, où la force de lutter s'amenuise. On se demande alors s'il sera un jour possible aux amérindiens de se réapproprier sans heurt les territoires et les décisions, car le pouvoir est à la longue une habitude qui peut se perdre, un goût qui disparaît s'il n'est plus au menu.

En enveloppant Joseph, le policier a murmuré que c'était encore la faute de ce maudit alcool qui les rend si fous, ce maudit alcool qui pourtant est prohibé sur la réserve. Ce qui est fou, c'est que Joseph n'avait même pas le pouvoir de boire où il le voulait, quand il le voulait. L'alcool était pour lui le fruit défendu qu'il absorbait en cachette, le plus vite possible pour ne pas être vu. C'est la méthode la plus sûre qu'on pouvait trouver pour favoriser l'alcoolisme, parce que les amérindiens ne sont pas au fond, plus saints que nous. En poussant la civière, l'ambulancier a murmuré que c'était un petit vandale, une autre jeune sauvage qui ne savait pas vivre. C'est vrai: Joseph saccageait tout sur la réserve. Avec un peu d'alcool et de rage dans les veines, j'aurais sans doute tenté moi aussi de "défigurer" la boîte à surprise dans laquelle j'aurais eu à vivre.

En finissant sa prière, le révérend a murmuré qu'une fois le choc passé, ils allaient tous se soûler et "virer une orgie". C'est qu'ils naissent depuis trop longtemps avec les préjugés qui riment avec sauvages; ils ont rarement le pouvoir de se forger une noble identité aux yeux des blancs qui les côtoient.

Une semaine de prière a suivi le décès. Pendant une semaine j'ai gardé le silence, j'ai écouté. J'avais compris bien peu de chose aux revendications des indiens neskapis avec lesquels je vivais. C'était trop simple, trop évident pour mon intelligence de blanche.

Valeurs traditionnelles, culture ancestrale. Non, les amérindiens ne veulent plus revivre de *trappage* ni réinventer la danse de la pluie. Ils ne souhaitent pas plus retourner à leurs

tentes que nous ne souhaitons retourner à nos cavernes. Ils veulent ce que tous les peuples modernes espèrent: une langue et une culture qui puissent évoluer à leur rythme en bénéficiant des autres influences... mais pas au prix d'y laisser toutes ses plumes! C'est simple mais plus difficile à gagner qu'une grosse subvention.

Un rassemblement a suivi la cérémonie. Les indiens mangeaient en silence. Les blancs parlaient la bouche pleine, la bouche pleine d'énormités. On a décortiqué pour la centième fois le problème autochtone. On a redit une fois de trop que les indiens étaient les seuls maîtres de leur destin. Georges, le frère de Joseph, écoutait. Pour la centième fois, il a battu des cils un peu plus vite. "...les seuls à régler nos problèmes? À la condition qu'on nous donne du temps, de l'espace, de l'autonomie... Du pouvoir, quoi!" Pour la millième fois un sourire s'est marqué au coin de la bouche de Georges. J'ai alors compris l'essentiel, compris que la vengeance est effectivement bien douce au cœur de l'indien et l'ignorance bien ancrée au cœur du *sauvage* blanc.

Et si Joseph n'avait eu, comme seul pouvoir, que celui de refuser la vie?

**Hélène Denoncourt**